

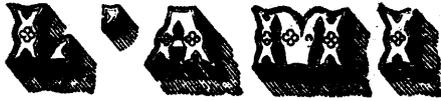
## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



# de la Religion et de la Patrie.

Journal Ecclésiastique, Littéraire, Politique, et de l'Instruction Populaire.

NUMERO

QUEBEC, 27 NOVEMBRE, 1847.

SPECIMEN.

## PROSPECTUS.

Un grand nombre de personnes respectables regrettent depuis longtemps l'absence, dans le district de Québec, d'un journal destiné spécialement à défendre les intérêts religieux de la grande majorité des habitants du Bas-Canada, sans négliger cependant, les intérêts politiques, les intérêts matériels de cette section de la Province. Le district de Montréal possède un journal de cette nature ; depuis longtemps on se demande pourquoi le district de Québec qui ne le cède pas en importance à celui de Montréal, ne jouirait pas du même avantage ?

Invité, sollicité à combler la lacune qui existe sous ce rapport, dans notre district, nous avons cédé aux nombreuses sollicitations de personnes respectables et respectés, et nous nous sommes décidé à entrer dans la carrière si épineuse et si ingrate du journalisme.

Notre but principal étant de défendre les intérêts religieux, nous combattons par la plume des écrivains catholiques les plus éminents " *les doctrines anti-religieuses et par conséquent anti-sociales* qui cherchent à se faire jour. Nous dévoilerons les ténébreuses entreprises de l'impie, de l'hérésie, déguisées sous le masque de l'hypocrisie, et nous joindrons notre voix, sinon éloquente, du moins sincère et courageuse, aux voix courageuses et éloquents qui défendent les principes éternels de la religion et de la morale." Nous regarderons comme notre devoir le plus sacré de donner la publicité à tout ce qui est de nature à favoriser, à développer l'action si libérale, les tendances si philanthropiques du catholicisme.

Comme il ne peut exister de solides principes religieux sans l'instruction, nous défendrons de tout notre pouvoir la cause de l'instruction populaire ; cette cause si noble et si belle sur le succès de laquelle repose l'avenir de nos compatriotes ; persuadé que nous sommes, que sans l'instruction, la liberté ne peut pleinement exis-

ter, et que l'instruction d'un peuple est la mesure de son bonheur, de sa prospérité et de ses mœurs.

Les intérêts politiques étant inséparables des intérêts catholiques dans le Bas-Canada, c'est pour nous un devoir de nous occuper de la défense de ces intérêts ; et comme on a droit d'exiger notre profession de foi à cet égard, nous la ferons en peu de mots. A la vue de l'exploitation éhontée que le Haut-Canada depuis l'Acte d'Union, fait du Bas-Canada, il est impossible d'être en faveur de l'ordre de choses politiques actuel du pays ; il est impossible de se déclarer le champion d'une administration dans laquelle le Bas-Canada n'est pas représenté, d'une administration que ses amis méprisent, injurient et repoussent ; d'une administration qui n'a pas rougi de faire une réponse insolente, aux justes réclamations du clergé catholique du Bas-Canada relativement aux biens des Jésuites. Tant que le Bas-Canada ne sera pas représenté dans les communes de la province suivant le chiffre de sa population, il est évident que toujours il sera tenu dans un état d'ilotisme politique, que toujours le Haut-Canada l'exploitera comme par le passé. Nous regardons la modification de l'Acte d'Union qui soumet le plus grand nombre à la volonté du plus petit, comme les préliminaires nécessaires et indispensables d'un meilleur ordre de choses. Nous demanderons donc pour le Bas-Canada, non seulement d'être traité comme l'égal du Haut-Canada, mais encore nous insisterons sur le droit qu'a le Bas-Canada, d'être représenté dans le Parlement Provincial d'après le chiffre de sa population. Tant que cet acte de justice n'aura pas été fait, nous le disons sans crainte, le système représentatif, le gouvernement responsable, en autant que le Bas-Canada y est concerné, ne seront qu'une déception honteuse, une moquerie sanglante, jetée par la métropole à la face de la population du Bas-Canada.

Nous réclamerons pour tous les habitans de cette province, la liberté et la justice dues à tout sujet anglais, quelque soit son origine, sa croyance religieuse ou ses principes politiques.

C'est pour soutenir les principes que nous venons d'émettre, que nous entreprenons la publication de *l'Ami de la Religion et de la Patrie*. Mais pour nous tenir à la hauteur des exigences et des goûts du pays, nous tâcherons de satisfaire les uns et les autres en tempérant la gravité des matières religieuses, la sécheresse des articles politiques ou philosophiques, par des matières scientifiques, des mélanges de littérature qui, tout en étant recommandables sous le rapport littéraire, pourront sans danger être lus de tous. Nous ne manquerons pas de donner à nos lecteurs des articles sur l'agriculture appropriés aux besoins, aux circonstances du pays, et des extraits des journaux européens ou provinciaux consacrés spécialement à l'agriculture, cette partie vitale et la plus importante de l'industrie.

*L'Ami de la Religion et de la Patrie*, paraîtra tous les Samedis et contiendra huit pages in 4° à double colonne, et donnera par année la matière de plus de 15 volumes ordinaires. Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par an, payable par semestre, outre les frais de port.

Ce journal contiendra à chaque numéro un bulletin des nouvelles ecclésiastiques, locales et étrangères, un résumé des nouvelles politiques de la semaine, et enfin, toutes les matières qui peuvent intéresser le lecteur Canadien. Nous adressons le présent numéro à MM. les Curés, les priant de vouloir nous honorer de leur patronage, et d'avoir la complaisance de faire connaître la tâche que nous nous sommes imposée et que nous continuerons avec persévérance, si un nombre suffisant d'abonnés nous le permet. Comme nous aurons besoin d'un Rédacteur pour la conduite générale de notre journal, nous nous sommes assuré pour l'avenir, la collaboration de J. CREMAZIE, écrivain, avocat, qui a consenti à nous aider gratuitement dans la carrière que nous vous proposons de parcourir, si nous recevons du public catholique l'accueil sur lequel nous croyons avoir quelque droit de compter.

Les abonnements seront reçus, francs de port, à la Librairie Ecclésiastique de MM. Crémazie, No. 12, Rue la Fabrique, et No. 9, Rue Ste. Famille.

STANISLAS DRAPEAU.

PROPRIÉTAIRE.

## Religion.

### ESSAI SUR LES POSITIONS RESPECTIVES DE LA SCIENCE ET DE LA RELIGION.

#### I.

*Vide ergo ne lumen, quod in te est, tenebræ sint* (Luc., XI, 35.)

De l'aveu du plus grand nombre de penseurs clairvoyants et désintéressés qui jugent la marche des faits et des idées, nous sommes arrivés à l'une de ces époques où l'humanité, après s'être vainement, durant des laps d'années, retournée sur sa couche de souffrances, change de situation, et envisage ses propres destinées sous un jour nouveau. Les nations sont dans l'attente, et les esprits regardent avec anxiété quel est le mouvement qui va s'opérer : instant de formidable crise où les principes de vie et de mort sont remis en question, pour ressortir de la lutte plus obscurs ou plus éclatans. Jamais, on peut l'affirmer, la lutte ne fut plus grave, plus décisive qu'elle ne l'est de nos jours ; et, ce qui est bien propre à consoler les amis de l'ordre et de la vraie liberté, c'est que tout présage un nouveau triomphe à la religion. Le dix-huitième siècle avait émeuté contre elle les intelligences, avec quelle habileté et quelle ardeur, vous le savez ! La raison et la science avaient été appelées pour l'aider à détruire le royaume de Dieu, et voilà que la science et la raison, après avoir fouillé dans les entrailles de la terre, sondé les abîmes de l'océan, interrogé les profondeurs des cieux, exploré les monuments de toutes les nations et de tous les âges, n'ont trouvé des accents que pour bénir et admirer, comme autrefois Balaam, le peuple qu'elles étaient venues maudire. Nous ne prétendons point cependant avancer que cette victoire nouvelle du christianisme s'obtienne sans réclamations et sans murmure de la part de l'incrédulité. Son orgueil d'autant plus incurable que chez elle il s'identifie avec l'intelligence elle-même, ne lui permet pas de céder un triomphe qu'elle se promet depuis tant de siècles, et qui lui échappe toujours au moment où elle croit le tenir. Ouvrez les yeux, s'écrie-t-elle dans son délire, en nous présentant ses vaines et sèches élocubrations, ses lamentables et creux systèmes ; réjouissez-vous, car ceci est la nourriture et la vie des esprits. Soyez heureux. Et les hommes, un moment séduits par d'éblouissantes promesses, portent avidement à leur bou-

che le fruit, doux quelquefois à leurs lèvres, mais qui doit les remplir d'amertume, et ils s'écrierent dans leur tristesse : Nous avons goûté de votre fruit, et nous voilà plus affamés que jamais.

Qui pourrait compter le nombre de plans nouveaux que nous avons vus et que nous voyons successivement éclore pour le plus grand bien et pour la plus grande gloire de l'humanité ? Durant les dernières années de la restauration, un jeune homme, frais sorti de rhétorique ou de philosophie, négligeait ses cours de droit ou de médecine pour briguer les honneurs d'une gloire facile, en abordant une tragédie ou un vaudeville, quelquefois en imprimant une innocente satire. Ces temps sont déjà loin de nous. Au spectacle d'une prospérité luxuriante a succédé celui d'un mécontentement et d'un malaise universel. Les esprits les plus frivoles ont participé au mouvement général qui nous entraîne vers ce qui est grave et sérieux. Quelles que soient les causes des mécomptes qu'elle a éprouvés, et qu'il ne nous appartient pas de rechercher et de récapituler ici, la société souffre et se plaint. Après la manie des compositions dramatiques est née dans les rangs de la jeunesse la manie des réformes sociales, et il est peu d'hommes sachant passablement lire et écrire qui n'aient au moins, dans leur poche ou dans leur cerveau, une recette médicale pour la guérison politique et rationnelle de leurs semblables, un plan d'organisation infailible pour reconstruire sur d'autres bases l'édifice décrépité et vermoulu de la société. A l'œuvre, à l'œuvre, vous tous guérisseurs et maçons philanthropes, sous quelque dénomination nouvelle ou ancienne que vous nous apparaissiez ; Chatellistes, Saint-Simoniens, Fourieristes, Egalitaires, Communistes, Utilitaires, Socialistes, Humanitaires, Possessionnaires, etc., etc. Hâte-vous, et, achevant de nous démontrer de la manière la plus éclatante, votre impuissance radicale au moment même que l'empire du monde vient à vous être passagèrement livré par un secret et redoutable jugement d'en haut, ensevelissez vite dans les ténèbres votre réputation vouée désormais au ridicule, et laissez les peuples déçus par vos expériences qu'ils sont exposés malheureusement à payer par tant de sang et de larmes, supplier le Dieu des miséricordes que les temps de sa justice soient abrégés.

Une circonstance qu'il importe de remarquer dans les efforts multipliés des réformateurs de toute espèce, c'est que tous, presque sans ex-

ception, dans le but de légitimer leurs prétentions, cherchent à s'appuyer sur les données de la philosophie, en ce qui se rapporte aux éléments constitutifs et aux besoins primordiaux de la nature humaine. L'incrédulité sceptique et railleuse du dix-huitième siècle, se préoccupant fort peu de ce qu'elle pouvait substituer aux ruines qu'elle entassait en riant, ne songea qu'à faire place nette, et nous savons tous ce qu'on y a voulu fonder ! De nos jours, à la plaisanterie lourde et pédante de Bayle, qui prit sous la plume de plusieurs écrivains tristement célèbres une grâce et une légèreté cruelle, on a substitué l'observation froide et méthodique de Bacon. Au lieu des applaudissements et de la familiarité des grands seigneurs dont s'enivrait la vanité des littérateurs et des philosophes du siècle passé, nos auteurs, n'ayant plus la ressource, ou, si vous l'aimez mieux, affranchis de la nécessité de se prosterner devant les idoles descendues de leur piédestal, sollicitent la faveur du peuple souverain, et, comme l'instruction, bien ou mal ordonnée, a été versée sur la tête du peuple, pour nous servir d'une expression reçue, les courtisans de la puissance ont dû s'adresser dans leurs écrits à la raison, nous ne disons pas générale, mais à la raison commune. De là tous ces systèmes philosophiquement conçus ou donnés comme tels, dans lesquels on trouve le moyen de faire servir à une flatterie intéressée des calculs arides et des abstractions métaphysiques. Ne demandez pas si ces inventions de fraîche date reposent sur des fondements certains qui satisfassent et rassurent la raison de l'homme qui pense. De quel droit viendraient s'imposer à notre croyance et à notre soumission des systèmes qui n'ont, pour se recommander, ni l'appui d'une logique exacte, ni le crédit d'une autorité reconnue ? — L'autorité ! ils la renvoient aux peuples enfants, et tout fiers de s'être émancipés en secouant le joug de la tradition et de la foi, ils établissent leur intelligence privée seul juge des doctrines formulées publiquement par eux ; comme si, en définitive, la décision générale qui parvient à s'affranchir des conditions de temps et d'espace, ne formait pas une autorité tout autrement imposante qu'un jugement individuel, de quelque part qu'il vienne, et n'établissait pas une présomption de vérité tout autrement précieuse ! — La logique ! mais elle doit reposer sur des faits et des principes, et quels faits, quels principes peuvent-ils invoquer pour soutenir leurs innovations téméraires ? A qui

apprenons-nous que la philosophie, ou plutôt les philosophies de notre temps, comme les philosophies de tous temps, en sont encore à chercher une base sur laquelle elle se puissent asseoir ? Dites-nous donc quelles vérités philosophiques ont été acquises depuis cinquante années, et démontrées plus péremptoirement que ne le fait l'immuable catholicisme ? La physiologie et la psychologie s'enveloppent d'épaisses ténèbres ; la morale inhabile à définir les véritables rapports de Dieu et des êtres créés, vacille et chancelle toujours sur ses fondements ; aussi, quo de contradictions entre les écrivains qui s'arrogent le droit de tracer sans l'intervention d'une autorité humaine les limites du juste et de l'injuste ! Les sciences physiques sont à peine sorties de l'état d'embryon, et ce qu'elles nous ont appris n'est du reste nullement propre à résoudre les difficultés qui s'élèvent dans le ressort de la pure intelligence. Dans le domaine de ces sciences elles-mêmes nous rencontrons à chaque instant des faits qui témoignent combien nous sommes loin de pouvoir déduire des premiers principes tout ce que renferment les cas les plus simples. Nous avons encore formulé très-peu de ces lois générales d'où se déduisent des inductions directes, et qui nous donnent les solutions des phénomènes physiques comme d'autant de problèmes dont nous avions les éléments.

Des sciences d'observation peuvent rendre cependant, et elles rendent en effet, un témoignage solennel à la religion, à mesure qu'elles s'éclairent et se développent. Qui peut aujourd'hui songer sans rire à la physique de Voltaire, qui se faisait de ses erreurs autant d'armes contre la révélation ? Les accidents et les phénomènes dont il abusait pour ébranler la foi des faibles, aujourd'hui sont devenus des preuves irréfragables qui confirment le récit de la Genèse. L'ethnographie, l'ontologie, la géologie, en un mot toutes les branches de la science concourent, concourent, conspirent en faveur du catholicisme, et le croyant, rempli d'une consolation pieuse à la vue de cette masse de témoignages que toute la nature lui fournit à l'envi, remercie du fond de son cœur le Dieu qui l'a fait naître chrétien. Non, la religion de Jésus-Christ ne redoute pas la lumière ; non, elle n'interdit pas l'étude de la science pratiquée avec l'humilité qui convient à celui qui a vu de près et qui connaît la faiblesse et les misères de l'humilité déchu. Le Dieu qui a fait l'intelligence de l'homme pour l'aimer, le servir et l'a-

dorer, ne lui interdit pas l'usage des nobles facultés dont il a doté son âme. Non, il n'est pas vrai, disait Herschell (1), que la science donne à ceux qui la cultivent une idée exagérée d'eux-mêmes, qu'elle les conduise à douter de l'immortalité de l'âme, à rejeter la révélation. Elle ne peut au contraire que produire un effet tout opposé. Les rapports de toute espèce qui jaillissent autour du véritable philosophe dans le cours de ces recherches, la place qu'il occupe dans l'échelle de la création, la conscience de sa faiblesse, celle de l'impuissance où il est de suspendre, de modifier même le plus léger mouvement de ce magnifique système qu'il cherche à pénétrer, ne peuvent manquer de le convaincre que l'humanité, l'espérance sont ce qui lui convient le mieux.

Nous avons insisté sur le peu de fonds que le philosophisme pouvait faire sur la science, parce que chacun sait combien sont arrogantes sous ce rapport les prétentions de l'incrédulité. Elle ose reprocher à la religion de commencer par exiger l'abnégation de la raison individuelle, et elle ne veut pas s'apercevoir que c'est sur elle-même que retombe de tout son poids cette accusation, lorsqu'elle s'épuise à échafauder ses imaginations et ses rêveries sur des faits et des principes plus que douteux, sur des assertions sans preuves. Les exemples abonderont sous notre plume. Au contraire, lorsque la religion qui, nous le proclamons, est parfaitement à même de se passer de tout secours étranger, veut bien invoquer le témoignage des sciences naturelles, elles s'empressent de répondre à son appel, et, dans les cas les plus défavorables, c'est-à-dire, lorsqu'elles se taisent, faute de documents et d'expériences suffisantes, elles ne peuvent prêter au champion du rationalisme un démenti formel. Ainsi, ni les recherches de l'astronomie physique, ni celles de la géologie ne l'autorisent à regarder le globe que nous habitons comme ayant une durée éternelle ; tandis que certaines circonstances de sa constitution physique indiquent une origine, une formation. Ainsi la chronologie mieux étudiée dépouille impitoyablement les Egyptiens, les Indiens, les Chinois, des centaines de siècles qui réjouissaient si fort l'esprit et le cœur du bon patriarche de Ferney. Ne trouvons-nous pas dans la philosophie elle-même le témoignage le plus irrécusable de la vérité du christianisme, puis-que la seule négation de cette vérité, par une

(1) Discours sur l'étude de la philosophie naturelle.

condition heureusement inhérente à l'erreur, conduit tant de penseurs renommés dans les absurdités aussi grossières qu'innombrables dont les philosophes, les premiers, se sont sentis humiliés ? Pour démontrer à la philosophie le faux de ses maximes, sa profonde ignorance des besoins de la nature humaine, il suffit de la mettre à l'essai de ses propres théories.

D'où vient en dernière analyse l'infinie supériorité de la doctrine religieuse, si ce n'est du soin qu'à pris constamment le christianisme de conserver intact le dépôt de sa triple révélation, qui, à proprement parler, ne fait qu'une seule et même révélation ? Bacon observait qu'il n'y a pas de phénomène naturel qui se puisse expliquer isolément d'une manière satisfaisante ; que tous se tiennent et s'éclairent mutuellement. Cette remarque est encore bien plus vraie dans l'ordre de la religion que dans celui de la nature. Son existence toute entière remontant jusqu'à la création, et devant se poursuivre sans interruption, même momentanée, suivant la parole expresse de son fondateur, jusqu'au dernier jour qui luira sur le monde, se présente avec un ensemble et une majesté propres à confondre l'orgueil le plus intrépide, si, lorsqu'il s'agit pour lui de s'abaïsser et d'adorer, il ne préférerait fermer les yeux pour nier à son aise l'éclat de la lumière. Là, tous les faits n'ont qu'un motif, tous les mystères qu'une raison. Admirable unité que cette unité catholique où tout conspire à la gloire de Dieu, même les créatures inanimées, même les créatures dévoyées et rebelles. Tous les fidèles, dit Bossuet, sont un en Jésus-Christ, et par Jésus-Christ un entre eux ; et cette unité, c'est la gloire de Dieu par Jésus-Christ et le fruit de son sacrifice.—Dans l'unité de l'Eglise toutes les créatures se réunissent, car Dieu veut que tout concoure à l'unité, même le schisme, la rupture et la révolte.—Telle est donc la composition de l'Eglise, mêlée de forts et d'infirmes, de bons et de méchants, de pécheurs hypocrites et de pécheurs scandaleux : l'unité de l'Eglise enferme tout et profite de tout.... Cette Eglise, ainsi composée, dans un si horrible mélange, se démêle néanmoins peu à peu et se défait de la paille. Le jour lui est marqué, où il ne lui restera plus que son bon grain ; toute la paille sera au feu. Une partie de cette séparation se fait visiblement dans le siècle par le schisme et par les hérésies ; l'autre se fait dans le cœur et se confirme au jour de la mort, chacun allant en son lieu. La grande, universelle et publique séparation se

fera à la fin des siècles par la sentence du Juge.—Alors l'Eglise ira au lieu de son règne, n'ayant plus avec elle que ses membres spirituels, dé mêlés et séparés pour jamais de tout ce qu'il y a d'impur : cité vraiment sainte, vraiment triomphante, royaume de Jésus-Christ, et régnaute avec Jésus-Christ.

P. PERÉNNES.

(A continuer.)

## Littérature.

### HISTOIRE D'UNE ROSE, RACONTÉE PAR ELLE-MÊME.

Elle releva sa tête mourante, et commença ainsi son histoire :

« Hier...—la vie des fleurs compte si peu de jours !—c'était hier, je m'en souviens encore, ma fragile enveloppe, dilatée par le premier rayon du soleil, s'entr'ouvrit doucement et me fit éclore au milieu de mes sœurs, fraîches et jolies comme elles.

Etourdi par l'air et le grand jour, je m'étais d'abord timidement cachée sous ma plus large feuille : mais peu à peu, le premier instant d'étonnement passé, je me hasardai à lever la tête, et à regarder curieusement autour de moi.

Ma tige s'élevait gracieuse sur un des plus beaux rosiers, qui jamais aient pris naissance dans ce pays, où l'on nous cultive par centaines, pour nous cueillir et nous vendre à peine écloses.

Aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, je voyais des roses, partout des roses. Je crus d'abord que, seules, nous remplissions l'univers ; mais un oiseau vint à passer : mon regard le suivit dans son vol, l'alouette au haut des airs commençait sa chanson ; mille bourdonnements confus s'élevaient dans les grandes herbes ; je compris qu'il y avait dans le monde d'autres êtres que des fleurs.

Alors, ma pensée grandissant, je me demandai qui avait créé tout ce que je voyais et moi-même. Un souffle léger glissa dans l'air et remplit l'espace d'un seul nom : Jehova.—Ce nom éveilla dans mon esprit naissant une pensée inexprimable de grandeur et d'amour, et cette pensée m'inspira un hymne de reconnaissance au créateur du ciel, de la terre et des roses. Je sentis que, s'il est beau, s'il est doux de vivre, il est plus beau, plus doux encore de rendre grâce à Dieu de la vie qu'il nous a don-

née. Je saluai le maître de la nature ; je le remerciai de ce qu'après avoir dispensé la vie à tant d'êtres divers, il m'en avait fait ma petite part en m'envoyant aussi, à moi, faible fleur, un rayon de soleil pour me réjouir.

Après ma prière, je promenai ma vue avec ravissement sur ce qui m'entourait ; j'admirai le soleil, je contemplai le ciel, je bus la rosée, j'écoutai le vol des sylphes et le chant du grillon ; mon calice entr'ouvert aspirait l'air pur du matin : mon parfum, bien faible encore, s'exhalait doucement ; je m'abandonnai à la vie, et je me mis à jouir nonchalamment de l'existence en me berçant heureuse sur ma tige.

Cependant j'étais étonnée de voir mes sœurs tristes et languissantes. Quelques-unes même pleuraient ; hélas ! elles reconnaissaient déjà le sort que nous préparait l'avenir. Écloses de la veille, elles avaient un long jour d'expérience, et presque toutes, plus épanouies que moi, en savaient beaucoup plus sur les choses de ce monde. Voilà pourquoi, sans doute, des larmes s'échappaient de leur calice et tombaient en gouttes brillantes sur leur vert feuillage.

Moi, tout occupée à me débarrasser de mon enveloppe, à déplier mes pétales, à m'épanouir au plus vite, je n'avais garde de songer que cette vie à peine connue, et que je trouvais si douce, eût pour tous des peines amères et une prompte fin.

Les discours de mes sœurs ne tardèrent point à m'éclairer. Elles devisaient gravement et faisaient de grandes conjectures sur ce qui allait leur advenir. Les roses ne se ressemblent point entre elles. Il y a dans leur caractère une foule de nuances qui les distinguent. Les unes sont folles, coquettes et légères ; d'autres sage, doctes et sérieuses. Et cette différence se marquait bien dans la diversité de leurs souhaits.

—Que m'importe d'être cueillie ce matin ou ce soir, disait une rose à cent feuilles, esprit fort qui se pavanait orgueilleusement sur sa tige ; ne faut-il pas toujours finir par là ? Le zéphir a passé, emportant mes parfums sur son aile. Que me faut-il de plus ? J'ai vécu ; je veux mourir.

—Oh ! non pas moi, s'écria plus loin une rose du Bengale. Qu'ai-je fait dans ce champ, sinon d'éclorre ? Je ne connais rien ici-bas. Le soleil est beau, sans doute ; mais, sous les lambris dorés, il y a des plaisirs et des fêtes, j'en veux ma part. A la clarté de ces lustres splendides, aux sons mélodieux des cadences légères,

je veux entourer de mes fraîches guirlandes la taille gracieuse de la jeune fille. Mêlée à sa blonde chevelure, sans aiguillon pour elle, je la suivrai dans ses fêtes pour la parer et l'embellir ; voilà le destin que j'envie.

—Oui, qu'on me cueille, s'écria près de moi une rose pourpre, à la tige altièrre, qu'on me cueille, qu'on me porte à la ville. Ici, nul ne me voit, et je veux être vue. J'étales dans ce champ mes plus vives couleurs, le zéphir passe et m'oublie ; je suis belle cependant. Je veux aussi briller et plaire ; n'importe pour cela d'être cueillie ! Ce n'est pas acheter trop cher un jour de bonheur et de gloire.

—Sotte chose que de plaire, répondit d'une voix aigre la rose unique. Moi, je veux vivre d'abord, et vivre pour moi-même. Vous n'entendez rien à ce monde, mes sœurs. S'épanouir le moins qu'on peut afin de prolonger son existence, renfermer ses parfums en soi pour mieux en jouir, voilà le bonheur. Bonsoir, Mesdames, je referme mon calice. Tandis qu'on vous cueillera, moi, je dormirai.

—Je voudrais vivre pour aimer, dit à son tour la simple rose des champs ; mes frères rameaux s'attachent comme le lierre ; j'aime la goutte de rosée qui m'abreuve, et les joyeuses phalènes qui me visitent ; j'aime le chant de la cigale dans les blés et les plaintes de l'air dans les bois ; j'aime la vie et ses doux mystères : voilà pourquoi je m'effeuille sous la main qui m'arrache à ma tige ; voilà pourquoi je ne veux pas mourir encore.

—C'est le mois de la vierge Marie, chanta doucement une petite rose blanche. Je lui garde mes parfums comme un encens. Pour elle je veux être cueillie. Je veux mourir sur son autel.

—Grand Dieu ! m'écriai-je enfin saisie d'effroi, que parlez vous donc toutes d'être cueillies et de mourir ? A peine sommes-nous écloses !

—Hélas ! ma pauvre enfant, répondit une voix grave au-dessus de ma tête ; il faut bien remplir son destin, et chacun ici-bas a sa loi qu'il faut suivre.

—Grand'mère, dit en se redressant un petit bouton à l'air mutin, au tour vermeil, vous en parlez vraiment bien à votre aise. Vous qui comptez au moins quatre longs jours, vous avez eu le temps de contempler le soleil et la nature, d'écouter le zéphir, de respirer et de vivre ; partez avant nous, si le cœur vous en dit.

—On ne me cueillera point, répondit la voix grave avec tristesse. J'étais belle, on me con-

serve pour ma graine. Mes parfums sont passés, les soupirs de l'air effeuillent ma corolle, et, pendant qu'ils emportent mes pétales flétris, je vois tomber autour de moi mes enfans, mes sœurs, tous ceux que j'aime. Bientôt je resterai seule dans ce champ désert et dépouillé.

— Puisque vous êtes sûre qu'on ne vous cueillera pas, reprit le petit bouton, laissez-moi me cacher sous vos grandes feuilles. Je suis si petit ! Je n'ai pas encore eu le tems de faire une prière.

Et souple, courbant sa tige déliée, le petit bouton disparut sous le feuillage de la rose triste.

— Viens, ma sœur, me cria-t-il de son abri, viens vite ; voilà les hommes. Dépêche-toi.

J'allais le suivre ; un bruit que j'entendis me fit tourner la tête. C'était le murmure des roses cueillies qui se disaient adieu.

(A continuer.)

## Agriculture.

En Angleterre à l'heure qu'il est on considère que ceux des cultivateurs seulement qui lisent des "ouvrages sur l'agriculture," peuvent pratiquer avec avantage. Nous ne prétendons pas pas cependant dire, que les informations que ~~contiennent ces livres~~ complèteraient le manque d'expérience pratique. Ce que nous voulons seulement soutenir, c'est que les renseignements qui circulent maintenant en général dans les publications agricoles en Angleterre et ailleurs, doivent être d'un grand avantage et d'une grande utilité pour le cultivateur pratique, quelque habile qu'il puisse être par une longue expérience. Il est peu de cultivateurs qui aient le moyen d'essayer de nouvelles expériences, mais ils peuvent voir dans les publications agricoles les résultats d'expériences faites par des hommes à l'aise, et ils peuvent adopter les nouvelles améliorations avec beaucoup moins de dépense et de risque, que s'ils étaient obligés de faire les premières expériences à leur propre compte.

Le cultivateur qui peut avoir la plus grande confiance dans sa propre habileté, pourrait trouver dans les publications agricoles des suggestions utiles auxquelles il n'aurait peut-être jamais pensé avant ce temps, et celui qui ne saurait retirer d'un journal d'agriculture pendant toute une année, plus d'avantages qu'il n'en faudrait pour le dédommager d'une année d'abonnement, doit être en vérité un homme bien égoïste, s'il ne permet pas à ses confrères

cultivateurs et au monde entier de profiter de sa capacité supérieure et de son jugement, qui sont d'un caractère assez élevé pour n'être pas susceptibles de perfectionnement. Nous recommanderions de la manière la plus urgente à ces hommes qui ont assez de confiance en eux-mêmes pour croire qu'ils ne peuvent retirer aucun avantage en s'instruisant de plus en plus, de vouloir bien consacrer une partie de leurs connaissances et de leurs talents à l'instruction de ceux qui n'ont pas de pareilles prétentions. Il y a une espèce d'obligation chez tous les membres de la société d'en agir ainsi les uns envers les autres. Nous ne nous attendons pas à ce que tout le monde devienne des instituteurs, mais nous leur proposerions de suivre l'exemple de nos amis des Iles Britanniques, et nous les engagerions à vouloir bien instruire ceux qui ignorent la pratique en fait d'agriculture pour l'avantage général. Nous ferons encore une autre observation. Il peut se faire que dans tous les cas où on peut pratiquer le labourage de la meilleure manière, les résultats obtenus peuvent n'avoir pas augmenté beaucoup l'aisance du cultivateur. Mais dans de tels cas nous devrions examiner s'il y a eu une forte récolte. Si c'est le cas, la distribution de celles-ci doit avoir fait du bien aux autres ; et la société entière doit en avoir profité. Si on recueille de grands produits sur une ferme, quoique la plus grande partie ou tous ces produits passeraient pour payer les travaux et les dépenses, ce serait certainement un plus grand avantage pour le pays, en fournissant les moyens d'employer des journaliers, que si la ferme ne produisait que la moitié ou le quart de cette quantité. Celui qui récolte en quantité, soit pour lui-même ou pour d'autres, doit être un membre plus utile à la société que celui qui laisse sa terre sans la cultiver. Ceci est une proposition claire et qui mérite l'attention.

## L'Ami de la Religion et de la Patrie.

QUÉBEC, 27 NOV. 1847.

En offrant au public le présent numéro comme spécimen de notre journal, nous croyons devoir dire que dans le cas où L'AMI DE LA RELIGION ET DE LA PATRIE recevrait un accueil bienveil-

lant, des mesures ont été prises pour mettre son propriétaire en état de remplir les promesses contenues dans son prospectus. Messieurs les Curés, ou leurs vicaires qui voudront agir comme agents du journal dans leurs paroisses, jusqu'à ce que nous ayons eu le temps d'y établir une agence régulière, nous rendrons un service signalé dont nous leur serons très-reconnaissant. Dans le cas où leurs occupations ne leur permettrait pas de s'en charger pour le moment, ils nous obligeront infiniment en constituant quelqu'un qui veuille le faire.

Le premier numéro de L'AMI DE LA RELIGION ET DE LA PATRIE sera publié aussitôt que MM. les agents nous auront fait parvenir les listes d'abonnement.

Nous adressons le premier numéro de notre journal à un grand nombre de personnes de la campagne, si elles veulent recevoir les numéros subséquents elle devront donner leurs noms, soit à MM. les Curés, ou en écrivant directement à Québec.

#### Revue Politique de la Semaine.

CANADA.—Le seul fait intéressant, est la prorogation du Parlement Provincial au 24 janvier ; mais, nonobstant cette prorogation, la dissolution prochaine du Parlement paraît être admise par les journaux de toutes les nuances politiques. Il est très probable que les élections générales auront lieu à la fin du mois de décembre ou au commencement de janvier. Dans le Haut et le Bas-Canada, les partis se préparent avec activité à soutenir la lutte électorale attendue par tout le monde.

L'administration aurait, dit-on, rempli enfin l'office si longtemps vacant de Solliciteur-Général du Bas-Canada. Et quel est l'heureux mortel sur lequel le choix de l'administration est tombé ? Sur M. Turcotte ? Bah ! il s'agit bien de M. Turcotte et de ses cinq comtés... Nous le donnons en mille à deviner... Ce mortel fortuné n'est rien moins que B. C. A. Gagy, Ecr., que l'administration présente à démis de l'office d'Adjudant-Général des Milices du Bas-Canada ; B. C. A. Gagy, dont l'administration a cru follement acheter le silence en lui jettant par forme de bâillon, une somme de £500 tirée de la caisse publique sans autorisation ; B. C. A. Gagy qui, il y a quelques mois à peine, se présentait devant le *husting* du comté de Missisquoi, comme l'adversaire politique de l'administration et du Procureur-Général actuel, M. Bad-

gley !!! Quelque peu croyable que soit une telle nomination, nous avouons qu'elle ne nous surprendrait pas, si cet *on-dit* était confirmé.

#### EUROPE.

Le steamer *Acadia* est arrivé à Boston. Les lettres qu'il a apportées pour le Canada, ont été reçues à Québec, par la voie d'Halifax, le 23 au matin ; les journaux sont attendus par la malle d'Halifax, qui doit arriver aujourd'hui. En l'absence de ces journaux, nous ne pouvons offrir aux lecteurs qu'une reproduction des dépêches télégraphiques.

En Angleterre, les faillites continuent, et la crise commerciale devient de plus en plus pénible ; cependant, une légère amélioration a eu lieu dans le marché monétaire. Les céréales ont eubi une augmentation de valeur qui semble devoir se maintenir. La farine a haussé de 3s. par quart. Les nouvelles reçues des districts manufacturiers sont vraiment effrayantes ; un grand nombre de manufactures ayant cessé tout travail, ont placé une multitude d'ouvriers dans une position désespérée, sans pain, sans argent et sans aucun moyen de se procurer par leur travail les premiers besoins de la vie.

Les affaires politiques offrent un triste aspect. En Suisse la guerre civile paraît imminente ; la France et l'Autriche sont soupçonnées de desseins pervers. Les affaires d'Espagne sont très compliquées et loin d'être rassurantes. Le Parlement Impérial a dû s'assembler le 18 du courant. Le Pape aurait condamné les collèges catholiques d'Irlande.

MEXIQUE.—La dernière dépêche reçue du général Scott, est datée du 27 octobre. Elle contient l'intention d'attaquer quelques places dans le voisinage de Mexico ; mais probablement le général attendra des renforts, n'ayant maintenant sous ses ordres, qu'une armée de 7180 hommes. L'armée mexicaine se serait débandée, et Santa-Anna aurait été mis aux arrêts, suivant les journaux américains. Les hostilités continuent sur la frontière nord et le long des routes de communication entre Vera Cruz, Tampico et autres lieux ; néanmoins les journaux d'Albany et de Boston annoncent de nouvelles négociations pour la paix entre les Etats-Unis et le Mexique.

A Montréal, on s'abonne à la librairie Canadienne de E. R. Fabre, écr.

Publié par STANISLAS DRAPEAU, Propriétaire.